N° 827. VENDREDI 22 JANVIER 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

21 janvier 1864.

L'Autriche et la Prusse, unies pour le moment, viennent enfin de mettre leurs troupes en marche sur le Schleswig.

Cette détermination est blâmée par les populations de l'Allemagne et chacun s'étonne qu'après les preuves de modération donnée par l'Autriche et la Prusse, ces deux grandes puissances veuillent s'exposer aux conséquences les plus graves.

La guerre que tout le monde voulait éviter semble désormais plus imminente.

Ceux qui, malgré tout et toujours, supposent à la diplomatie assez de talent pour trouver un expédient, qui puisse empêcher l'effusion du sang, ceux-là seuls espèrent encore et comptent sur un arrangement définitif des difficultés qu'a fait naître la cause la plus futile qui ait jamais occupé l'attention de l'Europe.

Après avoir eu la prudence de retirer ses troupes du Holstein, le roi de Danemark, dont on approuve la sage politique, se voit menacé d'un *ultimatum*, et pour comble, quelques petits princes allemands se *proposent* de déclarer la dechéance de Christian IX comme duc de Schleswig-Holstein. Après l'excellente position dans laquelle s'etait placé le roi il devait s'attendre à une autre perspective.

L'*Europe* constate que le grand péril de l'heure présente, c'est la guerre européenne à courte échéance, c'est la guerre dans le chaos et sans programme officiel de la part de ceux qui s'y jetteront. Les hommes sensés et consciencieux sont unanimes à cet égard, quelque divisés qu'ils soient par leurs opinions.

Rien jusqu'à ce jour n'est venu confirmer les bruits de modification ministérielle. Quant aux changements dans le personnel administratif de quelques départements, ils sont démentis par toutes les correspondances.

Les résultats négatifs de la politique anglaise dans le conflit dano-allemand, prouvent toute la répugnance de l'Allemagne à se faire représenter dans une conférence qui traiterait son procès avec le Danemark et démontrent une fois de plus la répulsion naturelle qu'inspire aux puissances l'Angleterre *médiatrice*.

Les journaux étrangers qui ne sont pas élevés dans la crainte de l'Angleterre, commentent avec sévérité le trafic de certains armateurs et se félicitent de la capture d'une goëlette anglaise chargée de munitions pour les insurgés de Santo-Domingo.

J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Moniteur :*

Les journaux de l'opposition se sont empressés de donner des extraits d'une brochure sur le Mexique tendant à exagérer les difficultés de l'expédition, niant les résultats avantageux qui peuvent en découler et avançant qu'il n'y a qu'une très-petite portion du Mexique qui se soit déclarée en notre faveur. Or, nous trouvons dans le *Times*. du 20 janvier, une correspondance de Mexico, du 9 décembre dont nous extrayons le passage suivant :

« Tout porte à croire qu'au commencement de janvier, Guadalajara, San Luis, Agnas Calientes, et Guanajuato se seront déclarées en faveur de l'intervention. Si l'on ajoute à ces Etats ceux qui ont déjà reconnu la Régence, on aura ainsi les sept huitièmes de la population totale du pays. »

Il est triste de penser que, lorsqu'il s'agit de rendre justice à notre politique exterieure, il faille chercher la vérité dans les journaux étrangers et non dans les journaux français.

On lit dans l'*International :* « Le bruit a couru hier à Londres que la France protestait contre l'invasion du Schleswig par la Prusse et l'Autriche.

» Cette nouvelle serait d'une portée très grave, mais nous n'avons pas les moyens d'en vérifier l'exactitude. »

Il est toujours question du refus de la part des Etats secondaires de laisser passer sur leur territoire les troupes austro-prussiennes. Le Hanovre, toutefois, y aurait consenti, si l'on en croit une dépêche de Berlin.

En attendant, les troupes vont commencer leur mouvement. On mande de Vienne que lundi l'Empereur a passé en revue les troupes destinées à se rendre en Schleswig. Dans une allocution adressée au corps d'officiers, l'Empereur a principalement insisté sur une bonne entente avec les troupes prussiennes.

Le départ des troupes a commencé mardi.

De Berlin voici ce qu'on mande : « Le prince Charles-Frédéric quitterait Berlin mercredi avec son etat-major.

» On mobiliserait, dit-on, la 5e division, qui forme la partie non-encore mobilisée du 3e corps d'armée. Le corps de la garde et le 4e corps d'armée rappellent leurs réserves de guerre. L'artillerie de la garde, ainsi que la moitié de l'artillerie du 4e corps d'armée, ont reçu l'ordre de se préparer à marcher.

La nouvelle d'une mobilisation du 6e corps d'armee est dépourvue de fondement.

Un télégramme de Berlin, en date d'hier, dit : « D'après la *Gazette du Nord*, les ministres de la Prusse et de l'Autriche ont remis au Cabinet de Copenhague une simple sommation de retirer la Constitution du 18 novembre, et non un *ultimatum*.

On écrit de Bruxelles, le 19 janvier :

Dans sa séance de ce jour, la chambre a validé les nouvelles élections de Bruges. Les trois représentants élus ont prété serment et sont allés s'asseoir sur les bancs de droite.

La chambre après avoir rejeté une proposition d'ajournement, s'est occupée de naturalisation.

Aucun bruit n'a circulé sur la crise ministérielle. (*Correspondance Havas.*)

On mande de Turin, le 18 janvier, que le ministre de la justice a présenté à la Chambre un projet de loi pour la suppression des corporations ecclésiastiques et l'abolition des dîmes.

—

Les lettres de Rome, du 16, signalent quelques arrestations politiques. La police aurait saisi des lettres de Garibaldi. Le comité du parti d'action, dans une réponse au comité rivat, se déclare prêt à renverser le Gouvernement pontifical.

Le *Journal de Rome* publie un article dans lequel on engage les Slaves, y compris les Russes, à revenir à l'unite de la foi.

Des fêtes splendides ont eu lieu à Rome pour le mariage de la belle-fille du maréchal Saldana, ambassadeur de Portugal. Il y avait plus de cent voitures. Le mariage s'est fait avec une pompe princière.

On a reçu, par le télégraphe, ces autres nouvelles plus récentes de deux jours :

Le 18, le Pape a reçu une députation de trois cents catholiques de tous pays qui lui ont présenté une Adresse de fidélité et de dévouement au Saint-Siége, en protestant contre les usurpations sacriléges.

Pie IX a déclaré, dans sa réponse, qu'il voulait laisser intact à ses successeurs le patriomoine de l'Eglise, qu'il n'accepterait conséquemment aucun arrangement ou traité contraire à ce but, et qu'il avait confiance, non dans la force des armes, mais dans la Providence, protectrice de la justice.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 8 janvier.

Une proposition a été faite au Sénat pour appeler un million de volontaires en 90 jours sous le commandement de Grant.

La Chambre des représentants a adopté par 88 voix contre 21, une motion portant que toute proposition de négociations avec les confédérés doit être rejetée,

New-York, 9 janvier

A la Chambre des représentants, M. Arnold a insisté pour la réélection de M. Lincoln, comme futur président, cette réélection devant, dit-il, assurer l'émancipation des esclaves dans l'Union tout entière.

Le gouverneur de Maryland recommande, dans son Message, des mesures immédiates pour l'émancipation graduelle des esclaves.

Les confédérés s'avancent sur Winchester (Virginie occidentale). Les fédéraux se preparent à la défense.

Les derniers avis constatent que les Confédérés se retirent du voisinage de Petersbourg et Winchester.

Hambourg, 20 janvier.

Le duc Charles de Glucksbourg, frère aîné du roi chrétien, est arrivé ici, venant du château de Louisenlund dans le Sleswig. Ce prince aurait quitté le pays, après avoir refusé de prêter serment à son frère.

Hambourg, 20 janvier.

Le *Nouvelliste de Hambourg* annonce qu'une brigade d'infanterie danoise vient d'être transférée de Sleswig à Flensbourg. Les depôts de deux brigades ont été également transférés à Flensbourg.

Les bataillons Sleswigs-Holsteinois seront, dit-on, répartis entre les bataillons exclusivement danois, de manière à ce qu'il n'y ait qu'un allemand sur quatre danois.

Hambourg, 20 janvier.

Un vent sud-ouest a fait élever la température à 2 degrés au-dessous de zéro.

Les premières troupes prussiennes sont attendues ici aujourd'hui. Les troupes qui traversent la ville n'y passeront qu'une nuit ; les autrichiens qui se trouvaient ici partent pour le Sleswig.

Altona, 20 janvier.

Les commissaires fédéraux ont nommé M. Henrici, président du gouvernement des duchés, et le comte Baudissin, membre du même gouvernement.

Un bataillon de chasseurs hanovriens est arrivé ici de Harbourg.

Le *Mercure* d'Altona mentionne le bruit que des ordres ont été donnés pour qu'il puisse être transporté chaque jour de cette ville, vers le nord, 6,000 hommes de troupes austro-prussiennes.

Kiel, 20 janvier.

L'association Sleswig-Holsteinoise a résolu d'adresser aux commissaires fédéraux une proposition pour le rétablissement immédiat d'un contingent fédéral du Holstein et du Lauenbourg.

Stuttgart, 20 janvier.

La Chambre des Députés a résolu à l'unanimité, de prier le gouvernement de mettre immédiatement des troupes à la disposition de la Diète et de prendre à cet effet les mesures nécessaires pour la mobilisation de tout le contingent wurtembergeois.

La Chambre demande en même temps que le gouvernement fasse des propositions à la Diète, afin que des mesures analogues, et notamment une contribution fédérale, soient prises par les autres Etats de la Confédération.

Trebigne, 19 janvier.

Les Rajahs qui avaient pris part à la dernière insurrection, ont décidé, à l'unanimité, dans une assemblée tenue ces jours-ci, de ne plus payer de contributions publiques et de ne plus obéir aux ordres du gouverneur.

New-York, 9 janvier.

Les confédérés ont cerné la garnison fédérale de Petersburg. Ils ont chassé les fédéraux de Berlington et menacent Cumberland en Maryland. Une attaque est attendue à chaque instant de ce côté. Fitz Hagh, Lee et Rosser s'avancent entre New-Creek et Petersburg.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 JANVIER 1864.

— N° 76. —

LE FIDÉICOMMIS*

CHAPITRE L.

Quelques semaines après son arrivée à Stockholm, la comtesse Virginie de Melin éprouvait la finesse et l'élasticité d'un paquet de gants magnifiques.

Sa figure, comme toujours, extrêmement agréable, témoignait d'un certain degré d'impatience, sinon d'humeur. A chaque paire de gants que la comtesse jetait de côté — Mlle Virginie, pauvre, les aurait certainement traités avec beaucoup plus d'égards — elle consultait la pendule, et, à en juger par sa mine, elle trouvait le temps bien long. Enfin elle se leva et se mit à examiner encore une fois sa toilette devant la glace, où un sourire d'approbation effaça les petites rides de son front. Elle inclina un peu plus une fleur, releva, au contraire, les blondes de sa coiffure, raffermit une épingle à cheveux, puis une autre.

Ne trouvant plus rien à faire, ensuite, elle se promena dans la pièce en fredonnant un air du Freischütz. Puis elle ouvrit un livre, dont elle lut deux pages ; mais, sa patience étant à bout, elle allait essayer, pour tuer le temps, de faire un petit somme dans un grand fauteuil, lorsque des pas rapides et énergiques se firent entendre dans le corridor.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle en laissant percer un peu de dépit, je croyais vraiment que vous passeriez la nuit à la chambre des nobles. Est-ce là une heure pour aller dîner ? Je parie que les cinq heures sonneront avant notre arrivée au Parc ! »

Dans l'un des deux messieurs qu'elle accueillait ainsi, nous reconnaissons le comte Pontus de Melin, qui semble avoir rajeuni dans ces huit dernières années.

L'autre, au contraire, le capitaine Richard Elbrand, diffère sensiblement du lieutenant Richard de Lispar, ce jeune homme que nous avons d'abord connu vif, gai et ardent; et plus encore du jeune homme que nous avons vu, en dernier lieu, désolé et brisé par un ardent amour. Ses traits, pleins d'une noble énergie, ne sont plus bouleversés par une passion violente. Son front dénote un esprit calme. Ses yeux ne brillent plus du feu de la jeunesse, qui brûle encore dans son cœur; mais ils brillent d'une excellente humeur, et ne révèlent ni mélancolie, ni tristesse. Sa taille haute et souple a acquis un caractère plus mâle; la largeur de sa poitrine et de ses épaules, et l'épaisseur de sa moustache et de ses favoris, lui donnent un air martial. Tout bien considéré, il est plus bel homme aujourd'hui; mais on ne retrouve plus en lui la chaleur et l'enjoûment d'autrefois ; ce n'est plus l'adolescent, c'est l'homme fait. Bien qu'il ait laissé derrière lui la plus belle joie de sa jeunesse, il marche toutefois en avant, animé d'un autre espoir. Le temps prédit par Isabelle était arrivé. Richard avait trouvé une nouvelle mission dans une activité utile à la généralité de ses concitoyens; mais la place d'Isabelle dans son cœur était encore inoccupée.

« Ma chérie, quelle humeur ! dit le comte en souriant; si tu pouvais te figurer la vivacité de la discussion qui nous a retenus ! Imagine-toi d'abord que...

— Non, non, épargne-moi, de grâce ! s'écria gaîment Virginie. Voici, ajouta-t-elle en montrant le livre qu'elle venait de déposer, la traduction d'un roman anglais; j'y trouve plus de politique que je ne puis en supporter : chambre des communes et chambre des lords, bills et éternelles élections. S'il me fallait, en outre, suivre les intéressantes délibérations *in pleno*, je bâillerais à en mourir! Mais dépêchons-nous ; il y a déjà longtemps que je suis prête, et la voiture attend depuis une heure et demie. Tu es bien aimable, Richard d'avoir mis ton uniforme comme je t'en avais prié. Je t'assure qu'il te sied à merveille, et tu as besoin aujourd'hui de toutes les troupes auxiliaires.

— Il me faut bien obéir à l'ordre, répliqua Richard, quoique je ne connaisse rien de plus ennuyeux que d'aller en uniforme à une soi-disant partie de ma campagne. Mais dis-moi maintenant où tu penses nous conduire; car je l'ignore, quant à moi.

— Ne t'ai-je pas déjà dit en toutes lettres : au Parc, pour dîner chez un ancien am.

— Mais impossible de me rappeler qu'une de nos connaissances, et encore moins un ami, y ait jamais demeuré.

— Oh ! on ne peut pas savoir cela ! » dit Virginie, souriant du coin de l'œil à son mari, qui lui répondait de la même manière.

Le comte aida sa femme à mettre son châle et son manteau, et bientôt ils roulèrent tous les trois vers leur destination.

Près de la fontaine du Parc, Virginie pria son mari de faire arrêter devant une charmante maison de campagne du meilleur goût.

« Comme tu as l'air espiègle ! dit le capitaine à sa sœur.

— Je dois te prévenir, Richard, que tu n'es pas invité, répondit-elle, comme on abaissait le marche-pied ; je t'amène sous ma propre responsabilité. »

Au même moment, ils virent, à travers la porte vitrée du vestibule qui conduisait au salon, une dame, vêtue de noir, se lever précipitamment de près de la fenêtre, sans doute pour s'avancer au-devant d'eux Mais elle rencontra sans doute un obstacle dans son trajet de quelques pas, car ils eurent le temps de descendre de voiture et d'arriver au haut de l'escalier avant que la porte vitrée s'ouvrît et que la maîtresse de la maison parût.

C'était une dame de l'âge de vingt-quatre à vingt-cinq ans, où une partie des femmes atteignent seulement leur véritable splendeur, où leurs formes, lentement développées, ont acquis la rondeur et l'élasticité qui rehaussent la noblesse d'une belle taille, et où leur esprit a atteint, dans la même proportion que leurs avantages extérieurs, la maturité et la perfection. Tous ses mouvemens avaient du charme, et le sourire avec lequel elle salua ses hôtes révélait le plus gracieux mélange de joie et de trouble.

« Chère Hedwige, reconnais-tu mon frère ? demanda Virginie, lorsqu'ils furent entrés dans le salon.

— A peine, répliqua-t-elle, en regardant de nouveau Richard. Le capitaine Elbrand est en vérité...

— Aussi changé, madame, que le temps lui-même, interrompit Richard. Songez que neuf ans séparent le jour où j'ai pris congé de la jeune demoiselle Hedwige de Denrath, de celui où j'ai le bonheur de saluer Mme de Brude. J'éprouve une bien agréable surprise ! »

Ces paroles furent prononcées d'un ton franc, où la cordialité se mêlait à la mélancolie. Maints souvenirs se frayèrent un chemin vers le cœur du capitaine ; mais, pensa-t-il, ces caprices de jeune fille sont certainement oubliés depuis longtemps par la femme, si accomplie aujourd'hui, qui a vu, dans une autre union, les roses de la réalité naître des épines des songes.

Seulement les roses qu'Hedwige avait cueillies dans cette union avaient été clair-semées. Pendant qu'elle conduit elle-même ses hôtes à table, reportons-nous en arrière.

CHAPITRE LI.

Une profonde tristesse s'était emparée du cœur de la jeune Hedwige après sa dernière rencontre avec Richard. Son Journal ne la réjouissait plus ; car chaque fois qu'elle revoyait l'endroit où elle avait été interrompue par l'arrivée de la voiture du colonel dans la cour du château de

(*) Reproduction interdite.